

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'affaire des « votes ethniques »

Michel Brûlé, *PQ-de-sac*, Montréal, Les Intouchables, 1997, 128 p.

Geneviève Forest

Numéro 87, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40185ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Forest, G. (1997). Compte rendu de [L'affaire des « votes ethniques » / Michel Brûlé, *PQ-de-sac*, Montréal, Les Intouchables, 1997, 128 p.] *Lettres québécoises*, (87), 56–56.

L'affaire des « votes ethniques »

Souverainiste convaincu, l'éditeur Michel Brûlé a été fortement déçu par la déclaration de Jacques Parizeau, au soir du 30 octobre 1995. D'où ce pamphlet.

« C'EST VRAI QU'ON A ÉTÉ BATTUS AU FOND PAR QUOI ? Par l'argent, pis des votes ethniques, essentiellement. » Voilà deux phrases de l'ancien — et futur ? après tout, qui peut jurer qu'il ne fera pas comme Robert Bourassa ? — premier ministre qu'on n'oubliera pas de sitôt. Parenthèse : il s'en trouva aussi plusieurs pour applaudir à cette « franchise » de M. Parizeau, pour estimer que l'homme n'exprimait là, au fond, que la réalité. Michel Brûlé appartient, lui, au clan des scandalisés. Pour l'éditeur et militant de longue date, cette déclaration fut la goutte qui fit déborder le vase ; il prit la plume pour démontrer que ça n'était là, de surcroît, que « la pointe de l'iceberg ».

Brûlé s'est attiré des commentaires peu amènes. C'était prévisible car son livre souffre de raccourcis et de redites : ainsi, lorsqu'il rappelle, comme plusieurs le font depuis quelque temps, les anciennes sympathies fascistes de certaines de nos élites (Brûlé et les autres prenant bien garde de parler, dans leur rabâchage, des élites progressistes). Mais surtout les souverainistes n'auront pas pardonné au pamphlétaire cette critique, de l'intérieur, du parti, de son idéologie et de quelques-uns de ses pontes — de ses « dinosaures » —, à commencer par Bernard Landry et Lucien Bouchard.

Pour Brûlé, le Parti québécois est ethnocentriste, et beaucoup moins ouvert que les Québécois en général (mais jusqu'où va cette ouverture des Québécois ? cela reste à démontrer). À cet égard, le chapitre sur « L'affaire Sciortino » est des plus éclairants. Brûlé y relate comment Giuseppe Sciortino, avocat italo-montréalais bien connu dans la communauté et au sein du PQ, a tenté de se faire élire comme candidat péquiste dans Mercier, le comté de Gérald Godin. En 1994, il est fortement « conseillé » à ce dernier, très malade, de démissionner. Sciortino, plutôt populaire (et appuyé par Parizeau), se lance dans la course à l'investiture. Il est élu en juin contre Robert Perreault, notre actuel ministre de la Sécurité publique. Mais Bernard Landry, alors vice-président du parti, trouve un prétexte pour annuler l'élection (c'est finalement Perreault qui aura le comté).

N'oublions pas que c'était un précédent : jamais une élection n'avait été invalidée dans toute l'histoire du PQ. Hasard troublant : cette décision a été prise au détriment du premier futur ministre allophone du PQ.



L'épisode ne fait pas honneur au PQ qui, en dépit de ses beaux discours sur les communautés culturelles, a traité M. Sciortino de façon indigne. Et par-delà le caractère ethnique de l'événement, on appréciera que Brûlé nous rappelle comment les partis politiques s'accommodent de la démocratie.

Brûlé a aussi le mérite de mettre en évidence le caractère artificiel du PQ. Sur la foi du projet souverainiste — un projet qui a longtemps été, peut-être à tort, synonyme d'avant-garde —, le parti regroupe en effet des individus aux aspirations diverses, voire contradictoires. Mais, en réalité, l'aile sociale-démocrate y a de moins en moins sa place. Et il ne suffit plus que « les souverainistes votent pour les souverainistes » (c'est la petite phrase que répétait Jacques Parizeau en mai dernier, lors de la parution de son livre), dit en somme Brûlé. D'ailleurs, le PQ, insiste-t-il, est aujourd'hui dirigé par un ancien conservateur qui ne se soucie guère de faire l'indépendance. Dès lors, où se trouve donc le projet commun ?

Au passage, Brûlé dénonce les visées néolibérales du parti, son option plus franchement libre-échangiste qu'indépendantiste. Il eût cependant été intéressant que le pamphlétaire poursuive plus avant sa réflexion, qu'il se demande, par exemple, à quoi tient ce mélange de nationalisme étriqué — d'ethnocentrisme, donc — et cette propension à tellement vouloir se réclamer de la « mondialisation ». Ce désir est si fort que le PQ, suivant en cela l'exemple fédéral, est en train de brader tout ce qu'il peut au bénéfice des États-Unis. Drôle d'esprit, vraiment — d'habitude le nationalisme s'accompagne d'un repli sur soi —, mais Brûlé n'a pas eu le réflexe d'aller y voir de plus près.

Mais *PQ-de-sac* n'est pas tant, il est vrai, un essai politique que le cri du cœur d'un souverainiste déçu, d'un militant qui s'estime trahi. Aussi sera-t-on porté à excuser les maladroites dans l'expression, les éternels lieux communs sur le néolibéralisme économique — pas l'ombre, ici, de la moitié d'une idée le moins original, on ne trouve que cette banalité destinée à montrer qu'on se sent concerné —, le narcissisme (l'auteur aime bien se mettre en scène). En plus d'un écoeurement certain, il fallait tout de même à Michel Brûlé un certain courage pour ainsi accuser le Parti québécois, pour dénoncer ses principaux problèmes (qui tiennent, pour une bonne part, à ses dinosaures). Peut-être le pamphlétaire saura-t-il plus tard élaborer son discours, maintenant qu'il a bien exprimé ses émotions. Ou, en tout cas proposer une analyse un brin plus articulée et rationnelle.



Michel
Brûlé